

Henri Godard

Disséminées au Louvre et au British Museum, les sculptures originales du célèbre monument de l'Acropole doivent être restituées à la Grèce.

Le Parthénon mérite ses marbres

Tous les amateurs de l'art grec qui étaient attachés à l'ancien Musée d'art archaïque situé sur l'Acropole même (Athènes) attendaient avec impatience sa réouverture dans les nouveaux locaux situés en contrebas, spécialement conçus et construits pour lui, et agrandis. Le musée a été inauguré le 20 juin et c'est une grande réussite.

Toute la statuaire trouvée dans le sol de l'Acropole se trouve ici réunie, sans séparation ni cloisonnement, dans une seule grande galerie ouverte à ses deux extrémités. Les fameuses *korai* (statues de jeunes filles debout), enterrées à la suite de l'invasion perse de 480 avant Jésus-Christ et ainsi préservées jusqu'à leur redécouverte à la fin du XIX^e siècle, sont toutes là, distribuées dans cet espace d'un seul tenant, irrégulièrement et pourtant selon un ordre chronologique et esthétique qui n'a pas besoin de s'afficher pour convaincre : jamais n'a été aussi évidemment incarné ce qu'André Malraux nommait le «peuple des statues». Quelque part parmi elles, rapprochées l'une de l'autre, les deux sculptures qui sont les références majeures de ce même Malraux dans les pages si neuves qu'il a consacré à l'art grec dans *La Métamorphose des dieux* en 3 volumes (Gallimard, 1974-1977) : la *korè* d'Euthykidos («boudeuse») et l'Ephèbe blond, dans les yeux duquel il lisait une mise en question du monde et de la vie, innovation absolue de la pensée grecque.

Mais la grande révélation est celle de l'étage supérieur, ouvert sur l'extérieur de quatre côtés par de grandes baies vitrées et tout entier occupé en son centre par une construction rectangulaire. D'un plan homologue à celui de la partie haute du

Parthénon, elle est destinée à l'exposition de tous les éléments qui subsistent de sa décoration : figures en ronde-bosse des deux frontons, métopes de la frise dorienne, frise ionienne continue dont les plaques jointoyées représentent en bas-relief la procession de jeunes Athéniens et Athéniennes lors de la fête des Panathénées.

Or, des éléments qui ont survécu aux destructions de vingt-cinq siècles d'accidents naturels et de brutalités de l'histoire, la Grèce ne possède plus qu'une très petite partie. Les voici, ces quelques figures, ces quelques métopes et ces quelques plaques de la frise, visibles désormais à hauteur de regard et mise en valeur à la place qu'avait chacune dans le dispositif d'ensemble. Lorsque, en fin de matinée, on parcourt le long côté sud de la construction, la magnifique lumière de la Grèce dore ces éléments originaux, réfléchié alors par le flanc de l'Acropole et, d'un peu plus haut, par le Parthénon lui-même.

Elle sculpte les figures taillées dans le marbre du Pentélique. Entre celles-ci, tous les autres éléments, de loin les plus nombreux, dont les originaux sont sortis de Grèce, sont représentés ici aux emplacements qui leur étaient destinés par des moulages de plâtre dont cette même lumière ne fait qu'accentuer la désespérance blancheur. Les sculptures originales sur lesquelles ont été réalisés ces moulages sont, quant à elles, dispersées dans diverses villes européennes, la grande majorité à Londres, au British Museum, et trois à Paris, au Louvre.

Les justifications qui pouvaient être données au XIX^e siècle de leurs transferts n'étaient pas sans pertinence à l'époque : sans eux, les œuvres seraient restées exposées aux soubresauts de l'histoire et auraient pu subir diverses dégradations. Il n'était pas encore question de musée pour les abriter et peut-être n'y avait-il pas encore sur place de personnel qualifié pour leur conversation. Cent et quelques années plus tard, c'était encore l'excuse que pouvait invoquer Malraux lui-même pour sa douteuse expédition de jeunesse au Cambodge. Mais ces justifications sont dépassées.

La Grèce est partie prenante d'une Europe conçue pour préserver la paix. Ses archéologues ont démontré une compétence égale à celle de leurs meilleurs collègues étrangers. Ses muséographes viennent de donner avec ce Musée de l'Acropole une preuve éclatante de leur savoir-faire. L'objection même de la pollution ne tient pas, puisque ces marbres seraient exposés à l'intérieur d'un musée. Le moment est venu de reposer la question de leur restitution à leur lieu d'origine.

Quelles raisons peut-on y opposer, en dehors d'un soi-disant droit de propriété qui fait lui-même problème ? On imagine que les intéressés en invoquent deux, liées entre elles. Premièrement il est bon, dans le principe, que les œuvres d'art d'une tradition nationale puissent être vues en dehors du lieu natal de cette tradition. Toute œuvre a une vocation universelle. Elle est faite pour être reconnue comme telle par n'importe quel homme.

Il est bon que, à côté de la diffusion des reproductions, l'occasion de cette reconnaissance sur des originaux soit offerte en plusieurs lieux du monde. Des siècles de déplacements en tous sens des œuvres transportables nous empêchent de seulement imaginer qu'un jour tout l'art italien puisse se retrouver en Italie et tout l'art grec en Grèce. Or, sur le plan des faits cette fois, une initiative de restitution n'enclencherait-elle pas un mouvement incontrôlable de demandes qui tiendraient à ce rapatriement généralisé ?

Mais, par rapport à des toiles ou à des sculptures qui se suffisent jusqu'à un certain point à elles-mêmes, le Parthénon est un cas différent. Tous les éléments de sa décoration sculptée composent un seul et même ensemble, conçu et réalisé comme un tout. Prétendre maintenir certains d'entre eux séparés des autres, c'est leur imposer, dans le lieu où ils sont visibles, non pas cette métamorphose due au passage d'un monde spirituel à un autre dont Malraux nous a convaincus qu'elle était désormais pour nous la loi même de l'art, mais un pur et simple appauvrissement.

Aussi bien, restituer ses marbres au Parthénon ne serait-il pas les faire passer d'un musée à une autre. L'étage supérieur du Musée de l'Acropole n'est pas seulement un musée. Il est le complément du monument vis-à-vis duquel il se trouve. L'ensemble une fois reconstitué, on aurait un seul monument sous ses deux formes, à peine disjointes dans l'espace : sur l'Acropole, le temple – sa situation, son architecture ; à quelques dizaines de mètres en contrebas, son décor sculpté, dans lequel il n'est pas moins présent que dans son architecture.

Quand on se souvient qu'au fil des siècles ce monument a été transformé en église puis en mosquée, qui ne se réjouirait de le voir restitué dans son intégrité, composante irremplaçable de la civilisation dont nous revendiquons l'héritage ? La demande de restitution est ancienne. Elle est restée jusqu'à présent lettre morte, exception faite d'un fragment minime dont un musée allemand a accepté de se dessaisir. Elle concerne au

premier chef la Grande-Bretagne et le British Museum puisque la grande majorité des marbres exilés y ont abouti. Mais le Louvre possède trois pièces isolées : une métope, une plaque de frise qui figure de jeunes Athéniennes choisies pour tisser le peplos offert à la déesse (*Les Ergastines*) et une tête de déesse.

Et si nous, Français, donnions l'exemple ? Ce serait un geste frappant et bienvenu d'union européenne. Le Louvre contient assez de chefs-d'œuvre de l'art grec pour que tout visiteur puisse apprécier par un contact direct l'éminente qualité de cet art. Les trois fragments du Parthénon ne sont ici qu'à titre d'échantillon – le chef-d'œuvre est à Athènes. Ils sont exposés, depuis des années qu'à commencé un grand réaménagement des collections d'art grec du musée, dans une salle au plafond orné de peintures allégoriques du début du XX^e siècle et de caissons dorés, et qui n'est accessible depuis l'entrée qu'au terme d'un parcours compliqué.

Ils sont éclairés à la lumière artificielle par des spots situés aux angles dans le plafond, qui sont chargés de souligner à toute heure, le relief des sculptures. On rêve à ce que celles-ci deviendraient ou redeviendraient le jour où, au terme d'une exposition de plusieurs manières provisoire, elles se retrouveraient dans la lumière athénienne réverbérée par le Parthénon.

Article publié dans *Le Monde*, 14 septembre 2009, p. 17.